

Comment et pourquoi entamer son autobiographie ?

Entrer dans le je(u)

1. Rappel initial du contenu et des conclusions du cours 1 (diapo 1)
2. Passage en revue de 8 façons d'entrer dans le je(u) en vue de l'atelier d'écriture du 5 février : distribution du montage de textes.

Texte A : Stendhal (diapo 2)

Le titre : *Vie de Henry Brulard* (1835-36) annonce un récit rétrospectif complet (*Vie de...*), qui joue avec le pacte autobiographique par le recours à un nouveau pseudo pour Henri Beyle, qui s'y défait de son pseudonyme de romancier sans toutefois utiliser son véritable nom puisqu'il s'y présente sous le nom de Henry Brulard, car rejet de son patronyme par l'auteur, rejet dû à la haine de son père.

Lecture

Commentaire :

- Une première façon d'entamer son autobiographie = le choix du détour : un récit différé au profit de la **mise en scène du lieu et du moment qui ont conduit le narrateur à entamer ce récit autobiographique**.
- Un lieu mythique « unique au monde », évoquant la grandeur de la Rome passée : le mont Janicule.
- Un moment privilégié : une matinée ensoleillée mettant en valeur la beauté du lieu.
- Un endroit imprégné de souvenirs historiques et artistiques marquants.
- Lieu, moment, souvenirs évoqués avec un enthousiasme très stendhalien à grands coups d'adjectifs et d'exclamations : « *soleil magnifique* », « *chaleur délicieuse* », « *sublime fresque* », « *unique au monde* », « *Quelle vue magnifique !* » + évocation du bonheur de vivre si typique lui aussi de Stendhal : « *j'étais heureux de vivre* » I.4
- Un glissement opéré du panorama et des souvenirs historiques et artistiques qu'il suscite vers le projet autobio, qui semble naître d'une association d'idées entre la durée pendant laquelle le tableau de Raphaël *La Transfiguration du Christ* * a été exposé à San-Pietro et la durée de la vie du narrateur : 250 / 50 ans. Comme si l'idée d'écrire son autobio lui était venue tout à fait par hasard, le matin même, et comme par mégarde...

* *La Transfiguration du Christ*, exposé de 1523 à 1797 à l'église San Pietro in Montorio avant d'être cédé à la France puis restitué au pape Pie VII à la chute de Napoléon et intégré à la pinacothèque du Vatican en 1820.

- D'où une impression d'improvisation et de légèreté, voire de désinvolture, accrue par un humour constant : cf l.12 à 15 + autodérision l.16-17 : « *De plus grands que moi sont bien morts !...* » ou l. 20 : « *Aller devenir amoureux de Mlle de Grieshem !* »
- Mais sous la gaieté, une interrogation réelle sur soi et son parcours : cf l.18-19 « *Ah ! c'est-à-dire que le hasard ne m'a pas donné trop de malheurs, car en vérité ai-je dirigé le moins du monde ma vie ?* » Une question oratoire qui montre que le narrateur ne croit pas que l'on puisse maîtriser le cours de sa vie. Illustration par une brève digression sur ses amours avec Mlle de Grieshem.
- Interrogation complétée 2 paragraphes plus loin par une préoccupation essentielle : **se connaître enfin**. Cf lignes 24-26.

Texte B : Jules Vallès (diapo 3)

Le titre : L'Enfant, premier tome de *Jacques Vingtras*, suivi du *Bachelier* et de *l'Insurgé*, retraçant le parcours de Jules Vallès, écrivain et journaliste révolutionnaire = un récit d'enfance, + un roman autobiographique puisque nom du personnage principal et narrateur différent de celui de l'auteur, mais initiales identiques !

Un incipit précédé d'une dédicace mémorable : lecture

Lecture

Commentaire :

- Un incipit numéroté et titré : **MA MERE** = révélateur car non centré sur le narrateur et héros comme on s'y attendrait dans une œuvre autobiographique. Laisse prévoir un début de récit centré sur les origines ou la petite enfance, à travers évocation classique de la figure maternelle habituellement louée...
- Là encore, un récit différé mais très légèrement, par 3 lignes d'entrée en matière abruptes et frappantes : révélation de la situation d'enfant maltraité du narrateur, qui semble **remonter aux premiers temps de son enfance**, par ses questions au sujet de son allaitement puis l'évocation du manque d'amour puis de la maltraitance dont il a été victime. Cf expressivité de l'antithèse « *dorloté, tapoté, baisotté* » / « *fouetté* », accentuée par le jeu sur la rime !
- La narration du souvenir sélectionné = un souvenir non pas unique mais itératif (« *tous les matins* »), raconté au présent pour mieux le revivre et donner au lecteur l'impression d'être plongé directement dans l'enfance malheureuse du narrateur.
- Choix d'une tonalité humoristique malgré une situation dramatique : par l'intervention du personnage pittoresque de Mlle Balandreau, à qui le châtimement quotidien de l'enfant sert de repère : « *comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure [...]* » l.7 à 9 + par le choix de termes familiers (« *mon derrière lui a fait pitié* » l.11), par le subterfuge trouvé par la brave dame pour éviter à Jacques sa raclée quotidienne.
- Retour au commentaire du narrateur à la fin du passage : l.20. Quête des souvenirs les plus anciens = typique de beaucoup de récits autobio. Ici, annonce d'une gradation dans le malheur de l'enfant : « *Mon premier souvenir date donc d'une fessée* » / « *Mon second est plein d'étonnement et de larmes.* »
- Visée autobio semble donc ici revivre sa petite enfance pour témoigner du manque d'amour et des mauvais traitements dont il a été victime par sa mère ; une façon de dénoncer légèrement masquée par la transposition du nom.

Texte C : Michel Leiris (diapo 4)

Le titre : *L'Age d'homme* = commenté après l'examen de cet incipit

Lecture

Commentaire :

- Autre manière de commencer : un récit rétrospectif différé au profit d'un **autoportrait préliminaire**
- Un autoportrait physique extrêmement précis et détaillé, partant de son âge et de sa taille puis allant de son visage (1°§) à son corps (2°§)
- Des détails physiques qui, selon le narrateur, pourraient être révélateurs de certains traits de caractère : cf l.11-12 mais doute : « *doivent dénoter* »
- Un autoportrait qui se veut objectif mais se trouve néanmoins marqué à quelques reprises par le doute : « *Autant que je puisse en juger* » (l.3) / « *si l'on en croit les astrologues* » (l.5) / « *selon le dire des astrologues* » (l.7). L'autobiographe apparaît prudent, voulant coller le plus possible à la vérité en se méfiant de son jugement personnel.
- Surtout un autoportrait sans concession, dans lequel l'auteur n'apparaît pas à son avantage, bien au contraire : des termes dévalorisants qui se multiplient au fil du portrait : « *calvitie menaçante* » (l.3), « *fâcheuse tendance* » (l.10), « *quelque chose d'assez faible ou d'assez fuyant* », « *tête (...) grosse* », « *dos voûté* », « *poitrine (...) pas très large* », « *guère de muscles* », « *défauts* », « *horreur* », + des termes de jugement comme « *je me juge* » (l.18) / « *je me trouve* » (l.19) précèdent toujours une notation péjorative : « *profondément inélégant* » / « *d'une laideur humiliante* », qui clôt le tableau ! + « *par crainte* » (l.2), « *J'ai honte* » (l.10) mettent à nu les complexes du narrateur.
- Visée autobiographique ? Volonté de se mettre à nu (cf Rousseau), s'autoévaluer, faire un bilan de mi-parcours : cf 1° phrase révélatrice du projet : « *Je viens d'avoir trente-quatre ans, la moitié de la vie.* » (erreur de prévision, il mourra en 1990, à l'âge de 89 ans !). Une œuvre autobiographique qui succède à une psychanalyse et s'avèrera innovante dans la révélation de ses obsessions morbides ou sexuelles et qui se clôt à l'avènement, à 34 ans, de son « *âge d'homme* », c'est-à-dire pour lui de sa vocation d'écrivain.

Texte D : Marguerite Yourcenar (diapo 5)

Le titre : *Souvenirs pieux* (*Le Labyrinthe du monde I*) + 1° partie : « L'accouchement »

Titre de l'ensemble des 3 tomes autobiographiques : *Le Labyrinthe du monde* (1974) = une fresque qui dépasse la dimension autobiographique, un triptyque familial reflet d'une époque troublée, où les individus se retrouvent confrontés à des choix cruciaux et **doivent naviguer dans un labyrinthe complexe pour trouver leur place dans le monde**. Marguerite Yourcenar nous offre ainsi une plongée captivante dans l'histoire et la société du XXe siècle, tout en nous invitant à réfléchir sur notre propre existence et notre rapport au monde qui nous entoure = un énorme projet littéraire qui a occupé toute la dernière partie de l'existence de Yourcenar.

Tome 1 : centré sur l'enfance de l'autrice et sa généalogie maternelle ; tome 2, *Archives du Nord*, sur ses années de formation et l'exploration de sa généalogie paternelle ; tome 3, *Quoi ? l'éternité*, sur sa maturité et la suite de l'histoire de son père.

Titre de ce premier volet :

Souvenir pieux = image mortuaire destinée à perpétuer le souvenir d'un défunt.

*C'était ce qu'on appelle un **Souvenir Pieux** : un feuillet de format assez petit pour qu'on pût l'insérer entre les pages d'un missel, où l'on voit au recto une image de piété, accompagnée d'une ou plusieurs prières, chacune d'elles portant souvent au bas, en très petits caractères, l'indication exacte des heures, jours, mois et années d'indulgence que leur récitation procurerait aux âmes du Purgatoire ; au verso, une demande de se souvenir devant Dieu du défunt ou de la défunte, suivie de quelques citations tirées des Écritures ou d'ouvrages de dévotion, et de quelques oraisons jaculatoires. — (page 60)*

*Le **Souvenir Pieux** se contente de faire allusion à « une maladie courte et cruelle ». — (page 159)*

Titre de cette première partie : *L'accouchement*. Car la mère de l'autrice mourra quelques jours après lui avoir donné la vie.

Lecture

Commentaire :

- Choix de la plongée directe dans le récit rétrospectif à travers **l'évocation d'un moment-clé = celui de la naissance** de l'autrice.
- Un premier élément remarquable : L'impression d'étrangeté, la distance qui sépare la narratrice de son personnage bien qu'elles répondent toutes deux à une même identité. Cf la belle périphrase initiale : « *L'être que j'appelle moi* » et plus loin dans le texte : « *Cet enfant du sexe féminin* » (l.10), « *ce bout de chair rose pleurant dans un berceau bleu* » (l.11), « *Que cet enfant soit moi* » (l.13), « *entre cet enfant et moi* » (l.24-25) = autant d'expressions qui vont de la 3° à la 1° personne et qui révèlent la complexité du projet de se connaître et de se raconter. Cf la nécessité pour elle de « *trionpher en partie de ce sentiment d'irréalité que [lui] donne cette identification* » et de procéder comme pour « *un personnage historique qu'[elle aurait] tenté de recréer* » (l.14à16). Elle devra donc emprunter une « *passerelle* » (l.25), celle des souvenirs qu'on lui a transmis et des documents qu'elle va retrouver grâce à ses recherches, ce qu'elle appelle à la l.24 « *ces bribes de faits crus* ».
- Un deuxième élément original : Le remplacement dans une lignée, une époque, un milieu donnés, tous éléments qui prennent davantage d'importance que sa propre existence individuelle = un projet de généalogiste qui apparaît dès les premières lignes avec l'évocation des lignées paternelle et maternelle : « *naissait d'un Français appartenant à une vieille famille du Nord, et d'une Belge dont les ascendants avaient été durant quelques siècles établis à Liège, puis s'étaient fixés dans le Hainaut.* » (l.2 à 4). Projet confirmé dans les dernières lignes du passage, l'assemblage de tous les éléments qu'elle a découverts devant déboucher sur « *l'image d'une personne et de quelques autres, d'un milieu, d'un site, ou, çà et là, une échappée momentanée sur ce qui est sans nom et sans forme.* » (l.27-28)

Visée autobio = donc volonté de toucher à quelque chose d'universel à travers la quête de son identité. Perméabilité forte entre autobio et biographie (de ses parents et de sa lignée) que l'on retrouve dans la production récente d'un Carrère ou d'un Mauvignier !

Texte E : Nathalie Sarraute (diapo 6)

Le titre : *Enfance* = Un titre dépouillé, qui annonce un récit autobiographique partiel, centré sur ses jeunes années, alors que Sarraute vient d'avoir 80 ans. Absence intéressante du possessif « Mon » pouvant révéler le caractère représentatif de l'enfance en question ou le refus de se mettre en avant.

Lecture

Commentaire :

- Un incipit autobio particulièrement original dans la forme choisie : **le dialogue** = un dialogue dépouillé que l'auteur se garde bien d'encadrer de toute intervention narrative, nous laissant deviner qu'il s'agit d'un dialogue avec elle-même, d'un débat préalable nécessaire afin de tenter de justifier un projet autobio qu'elle-même semble juger injustifiable !
- Cf l'ironie de sa première réaction l.1 à 3, « *Alors, tu vas vraiment faire ça ? « Evoquer tes souvenirs d'enfance »...* » comme si écrire son autobio était une façon de sacrifier à un rituel d'écrivain un peu ridicule et usé car trop pratiqué par d'autres avant elle, d'où une « *gêne* » ressentie par une représentante du nouveau roman, une écrivaine moderne qui a critiqué les productions littéraires traditionnelles dans son ouvrage intitulé *L'Ere du soupçon* en 1956.
- 1° argument contre : l'écriture autobiographique = perçue par son moi critique (celui qui prend la parole en premier) comme une entreprise d'écrivaine vieillissante que l'on soupçonne de ne plus être capable de véritable création littéraire : cf l.10-11 « *est-ce que ce ne serait pas prendre ta retraite ? te ranger ?* »
- Mais il y a aussi « *quitter ton élément* » = sans doute celui de la production littéraire habituelle de Nathalie Sarraute, qui tente de capter la sous-conversation sous les paroles anodines prononcées par les personnages mis en scène = une écriture qui procède par tâtonnements successifs. Cf « *comme là-bas tout fluctue, se transforme, s'échappe...* » (l.15-16). Ce moi critique craint de tomber dans la facilité
- Mais réaction de son autre moi, celle qui a envie de se pencher sur son passé et qui doit donc abandonner ses anciennes tentatives romanesques : « *Ce qui nous est resté des anciennes tentatives nous paraît toujours avoir l'avantage sur ce qui tremblote quelque part dans les limbes...* » (l.23-24). Le projet autobio constituerait donc au contraire une nouvelle aventure, un nouveau défi, un renouvellement de l'écriture de l'auteur.
- + Le moi critique craint de tomber dans la facilité (puisque dans le projet autobio, on peut croire qu'il n'y a rien à inventer, qu'on marche en terrain connu) : « *ce que je crains, cette fois, c'est que ça ne tremble pas... pas assez... que ce soit fixé une fois pour toutes, du tout cuit* », *donné d'avance...* » (l.25-26) = un 2° argument aussitôt contredit par le moi tenté par l'entreprise, bien plus difficile qu'il n'y paraît : « *Rassure-toi pour ce qui est d'être donné...* » (l.27)
- Visée autobiographique : cet incipit ne prétend pas la fixer, le projet autobio obéissant à une envie, une impulsion qui résiste à toutes les objections : « *je n'y peux rien, ça me tente, je ne sais pas pourquoi...* » (l.4) ; et plus le projet semble risqué, plus il est tentant : cf l.35 « *par tes objurgations, tes mises en garde... tu le fais surgir... tu m'y plonges...* » Cependant, l'idée de faire revivre des bribes du passé avant de disparaître est bien présente à travers : « *ça palpite faiblement... hors des mots... comme toujours... des petits bouts de quelque chose d'encore vivant... je voudrais, avant qu'ils disparaissent...* » (l.28-30), les points de suspension, récurrents dans cet incipit, traduisant bien les hésitations et doutes de l'auteur au seuil de son entreprise.

Texte F : Aharon Appelfeld (diapo 7)

Le titre : *Histoire d'une vie* = comme Sarraute, refus de se mettre en avant, laisse apparaître sa vie comme une trajectoire ordinaire, banale, en contraste total avec le caractère exceptionnel de son parcours : cf issu d'une famille juive de Czernowitz ; après l'assassinat de sa mère par les nazis, déporté avec son père en 1942, à l'âge de 10 ans, dans un camp de concentration situé aux confins de la Roumanie et de l'Ukraine. Il s'en évade et passe plusieurs années caché dans la forêt seul ou parmi des marginaux et des criminels. Il parviendra, après la fin de la guerre et au terme d'un long périple, à rejoindre Israël.

Lecture

Commentaire :

- « *Où commence ma mémoire ?* » = **Quête du souvenir initial, originel** = le besoin vital de reconstituer les scènes les plus lointaines de son enfance, dans lesquelles apparaissent son père et sa mère, qu'il va perdre si rapidement et si tragiquement = des scènes heureuses, lumineuses qui vont contraster avec les épreuves vécues ensuite très jeune et semblent ancrer son existence dans l'amour avant qu'elle subisse les ravages de la haine et de la destruction.
- Le narrateur procède par flashes, bribes de souvenirs remontant à sa mémoire par des sensations diverses : ce sont selon les propres termes d'Appelfeld dans sa Préface des « *fragments de mémoire et de contemplation* » ; il parlera plus loin de « *violentes taches de mémoire* ».
- Irruption dans ce passage de 4 souvenirs heureux de petite enfance : un 1° à peine évoqué l.1-3 = allusion à des vacances dans les Carpates, l'essentiel semblant être la réunion de « *ma mère, mon père et moi* » (l.2).
- 2° souvenir : conté au présent de narration, il est beaucoup plus précis et mêle du visuel et de l'auditif (le « *bruissement [...] imperceptible* » de la neige l.5) dans une impression de très grande douceur (*doux, cotonneux, imperceptible, me fonde, m'endorme*).
- Le 3° est le plus développé et met en scène précisément le couple des parents, qui apparaissent unis et complices autour de ce panier de fraises que le père achète à une jeune paysanne ; là, les sensations agréables liées aux fraises en question se multiplient : visuelles, olfactives, gustatives + Un souvenir d'intense bonheur : « *Je suis si heureux, je m'étouffe de bonheur* » (l.20)
- Le 4° = le souvenir des promenades faites avec ses parents dans la campagne roumaine = un souvenir où affleure déjà l'inquiétude des parents au sujet des événements liés à la guerre et à la persécution des Juifs : l.23-25. Mais le narrateur n'explique pas cette inquiétude, il nous livre seulement les images perçues par l'enfant qu'il était alors. Des images sans paroles : « *De ces jours lointains et enfouis, il ne reste aucune parole dans ma mémoire, seulement les regards de ma mère.* » (l.26-27). Ce sont bien des bribes qui ont survécu à l'effacement, mais victoire sur le temps et la mort : « *Ils contenaient tant de douceur et d'attention à mon égard que je les sens encore* » (l.27-28), plus de soixante ans après !
- La distance temporelle semble ici abolie par la force de la mémoire et de l'écriture, la visée de ce récit autobio est donc claire : faire revivre les lieux, les moments, les personnes disparus, balayés par la tragédie. Cf fin de la préface d'Appelfeld : **diapo 8**

« Ce livre n'est pas un résumé, mais plutôt une tentative, un effort désespéré pour relier différentes strates de ma vie à leur racine. Que le lecteur ne cherche pas dans ces pages une autobiographie structurée et précise. Ce sont différents lieux de vie qui se sont enchaînés les uns aux autres dans la mémoire, et convulsent encore. Une grande part est

perdue, une autre a été dévorée par l'oubli. Ce qui restait semblait n'être rien, sur le moment, et pourtant, fragment après fragment, j'ai senti que ce n'était pas seulement les années qui les unissaient mais aussi une forme de sens. » Donc aussi, quête de sens, comme beaucoup de ses prédécesseurs, mais sans souci de chronologie précise.

Texte G : Annie Ernaux (diapo 9)

Le titre : Les Années = annonce le passage du temps comme fil conducteur. Ce « roman » fait partie des « 25 chefs-d'œuvre de la littérature mondiale qui vont marquer le XXI^e siècle » d'après l'hebdomadaire Télérama.

Présenté par l'autrice comme « une autobiographie impersonnelle », le récit, qui témoigne de son sentiment d'urgence de fixer par écrit le temps qui passe, et les images et les mots qui le jalonnent. Écrit sous forme de journal, il refuse une approche rétrospective de sa propre histoire et de celle du monde qui l'entoure, ainsi que la tentation de toute explication ou approche psychologique. Annie Ernaux renouvelle ainsi le genre de l'autobiographie, qu'elle qualifie elle-même d'**autobiographie sociologique** ou d'**autobiographie impersonnelle**.

Lecture

Commentaire :

- Un texte coupé en raison de sa longueur
- Renoncement à toute entrée en matière traditionnelle et à tout souci d'ordre chronologique avec une première phrase brutale : « *Toutes les images disparaîtront* ». En guise de début d'autobiographie, Ernaux se livre à une anticipation, comme en témoigne l'emploi du futur qui va réapparaître à intervalles réguliers au long de cette première page = **anticipation de sa propre mort**, disparition personnelle mise en parallèle avec la disparition de tout le monde, lien entre destin individuel et destin collectif, mémoire individuelle et mémoire collective. D'ailleurs, fait remarquable et même paradoxal dans une œuvre autobiographique, effacement du pronom « je » derrière le « on » : « *Des images où l'on figurait gamine* » (I.15-16), « *on ne sera qu'un prénom* » (I.45) = aux antipodes de l'égoïsme romantique ! Une visée plus sociologique qu'intime. Une seule apparition des pronoms de la 1^o personne pour mieux les nier : « *Ni je ni moi.* » (I.43) Il s'agit donc bien d'une « autobiographie impersonnelle » !
- Chaque disparition d'individu entraîne selon Ernaux la disparition de tout un monde : une collection d'images (I.1 à 24), une collection de mots (I.25 à 46), une double anthologie qui nous constitue, nous révèle et révèle tout un monde au-delà de nos caractéristiques individuelles, les caractéristiques d'une époque, d'une classe sociale, d'une culture particulières.
- Révélation de sa collection d'images et de sa collection de mots encadrées de manière parallèle : « *Toutes les images disparaîtront* » (I.1) // « *S'annuleront subitement les milliers de mots* » (I.21) / « *Elles s'évanouiront toutes d'un seul coup* » (I.14) // « *Tout s'effacera en une seconde* » (I.42) = des formules d'ouverture et de fermeture sèches, nettes, en contraste avec les alinéas d'accumulation qu'elles encadrent.
- Procédé d'accumulations, succession d'alinéas dépourvus de majuscules au début et de points à la fin, simple superposition qui recrée pourtant un univers personnel destiné à disparaître fatalement avec chacun.e d'entre nous ; liste très hétérogène mêlant des éléments de la vie familiale (photos), sociale, politique, intellectuelle, culturelle,

psychologique ou intime de l'autrice, de la plus triviale à la plus raffinée : cf image de la femme « *accroupie qui urinait en plein jour* » (l.2) / la « *dame majestueuse, atteinte d'Alzheimer* » comparée à la duchesse de Guermantes (l.9 à 13) ; cf les mots savants appris pendant les études (l.25-26) / les mots vulgaires, les « *phrases terribles* » prononcées à son encounter (l.29-30)

- Parenté avec les « *Je me souviens* » de Pérec mais ajout de l'encadrement et effacement du moi
- Malgré cet effacement, ces accumulations de mots et d'images tracent un portrait de l'autrice bien plus précis et efficace que de longues notations psychologiques subjectives - qu'Ernaux refuse totalement - la situant dans un contexte géographique, historique et socio-culturel précis.
- Mais une trajectoire individuelle prise dans un flux global qui charrie les images et les mots de toute une époque : cf les « *millions d'images qui étaient derrière les fronts des grands-parents morts* » (l.14-15) ou les expressions héritées de ces mêmes grands-parents comme « *t'occupe pas du chapeau de la gamine* » (l.34) ou encore les marques de produits de consommation disparues énumérées l.35-37 et devenant des souvenirs intimes : « *comme un souvenir intime, impossible à partager* »
- Dans cette perspective, le destin individuel tend à se fondre dans le grand flux charrié par la mémoire collective : « *Comme le désir sexuel, la mémoire ne s'arrête jamais. Elle apparie les morts aux vivants, les êtres réels aux imaginaires, le rêve à l'histoire.* » (l.19-20). On oubliera notre nom, notre visage mais des fragments de nous subsisteront à travers la transmission d'images et de mots qui nous représentent, nous replacent dans un contexte, que nous en soyons les auteurs ou les dépositaires. Cf la fin du passage l.44 à 46 : « *La langue continuera à mettre en mots le monde. Dans les conversations autour d'une table de fête on ne sera qu'un prénom, de plus en plus sans visage, jusqu'à disparaître dans la masse anonyme d'une lointaine génération.* » Des mots qui nous bouleversent en nous remettant à notre juste et modeste place...

Toutes et tous, nous sommes dépositaires d'une collection d'images et de mots, de souvenirs qui nous inscrivent dans le flux du temps qui passe et qui risquent de disparaître avec nous si nous ne les fixons pas par la magie de l'écriture. Alors je vous invite, parmi ces débuts de récits autobiographiques si divers, à en choisir un dont vous pourrez reprendre les choix, les techniques ou même les tournures et à vous lancer dans votre propre incipit autobiographique, qu'il soit authentique ou bien fictif. L'atelier d'écriture se tiendra dans ces murs le jeudi 5 février. Venez avec un stylo et du papier, un texte déjà ébauché ou pas du tout, et nous travaillerons ensemble à produire quelques traces de parcours individuels que nous pourrons ensuite partager.